

Dire de la migration et localisation des écritures maghrébines émergentes

Charles Bonn

Université Lyon 2

Parler de littérature *sur*, et surtout *de* l'émigration/immigration revient à s'interroger sur la relation entre production littéraire et localisation. Car la relation difficile avec un lieu d'énonciation est par définition un des problèmes essentiels de cette littérature délocalisée. Et cette problématique est encore plus complexe si l'on examine cette thématique ou cette énonciation dans son rapport avec les littératures émergentes de la décolonisation. Une des problématiques majeures de ces dernières est en effet l'affirmation emblématique d'un espace de référence, par opposition à sa négation par le discours colonial. C'est ce que Jean-Marc Moura dans son livre qui fut longtemps quasiment seul à présenter la théorie postcoloniale en France ¹ appelle l'affirmation forte de leur espace d'énonciation par des littératures qui affichent la culture, et donc l'existence, des espaces qu'elles décrivent, et se développent aussi, par ricochet, grâce à cette dynamique, puisque cet affichage de leur espace de référence passe nécessairement par le développement des textes qui le produisent.

On va s'apercevoir cependant que les choses ne sont pas si simples que ne le voudrait cette logique d'affirmation, qu'on l'approche ou non par le biais de la Théorie postcoloniale.

Le dire impossible de l'émigration/immigration

Les textes les plus connus de la littérature maghrébine en tant que telle sont souvent encore les textes fondateurs des années 50 à 70. Et l'on constate que dans cette période d'affirmation forte de leur espace d'énonciation, et donc de description de leur société de référence, l'émigration, qui est pourtant une composante essentielle de la société maghrébine

¹ *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris, PUF, 1999.

dont fort peu de familles ne comptent pas au moins un émigré, apparaît vite comme un dire impossible. Et si l'on y réfléchit bien on comprend en effet que cette impossibilité de dire l'émigration est cohérente avec l'affirmation forte et emblématique de l'espace d'énonciation, que la reconnaissance de ce non-lieu qu'est l'émigration contredirait. On ne peut se réclamer que d'un espace cohérent, et l'émigration, qui manifeste l'incohérence de cet espace de référence, ne pourra donc être dite qu'une fois cette affirmation forte de l'espace d'énonciation devenue obsolète.

Si l'on regarde l'histoire de la littérature maghrébine de langue française, on constate vite que l'émigration y était dite parfois dans ses tout premiers textes, comme par exemple *La Terre et le Sang*² de Mouloud Feraoun en Algérie en 1953, ou *Les Boucs*³ de Driss Chraïbi au Maroc en 1955, puis qu'elle devient le non-dit de cette littérature, mis à part dans *Le Polygone étoilé*⁴ de Kateb Yacine en 1966, jusqu'en 1975. Puis entre 1975 et 1977 l'on verra paraître successivement *Topographie idéale pour une agression caractérisée*⁵ de Rachid Boudjedra, *La Réclusion solitaire*⁶ de Tahar Ben Jelloun, et *Habel*⁷, de Mohammed Dib, romans dont je ne parlerai que plus tard. C'est-à-dire que pendant toute la période d'éclosion puis d'affirmation de cette littérature, le thème de l'émigration en est le plus souvent absent. Plus encore : comme dans le roman de Feraoun l'essentiel de l'intrigue a lieu au village kabyle ou Amer est revenu après vingt ans d'absence, on peut se demander pourquoi l'auteur en a fait un émigré, si ce n'est pour, d'une part, introduire une relation tragique entre sa mort au village et un accident dans la mine du Nord de la France où il travaillait, et d'autre part et surtout justifier peut-être par l'étrangeté d'émigré du personnage le scandale de l'histoire d'amour qu'il va vivre au village avec sa cousine Chabha. Et chez Chraïbi il n'y a pas de véritable description de l'émigration dans un roman dont l'essentiel est le trouble identitaire d'un intellectuel, qui s'appelle Driss et écrit sur du papier toilette un roman qui s'appelle *Les Boucs*...

Le thème de l'émigration n'apparaît donc, dans les premières années de cette littérature, que lorsque la conscience d'une « littérature maghrébine de langue française » n'existe pas

² Paris, Le Seuil, 1953.

³ Paris, Denoël, 1955.

⁴ Paris, Le Seuil, 1966.

⁵ Paris, Denoël, 1975

⁶ Paris, Denoël, 1976.

⁷ Paris, Le Seuil, 1977.

encore, et la bipolarisation de l'espace de l'émigré/immigré dans ce cas peut bien être interprétée comme une représentation symbolique de cette littérature de l'entre-deux en train de se constituer, objet encore innommable, car il n'entre dans aucun discours existant jusque là.

Et c'est bien cet innommable d'un élément pourtant évident de la réalité sociale maghrébine qu'on retrouve dans l'absence de ce thème dans cette littérature jusqu'en 1975, c'est-à-dire dans les années, précisément, de cette « affirmation forte de son espace d'énonciation », par laquelle elle est naturellement associée au discours nationaliste également en cours de constitution. Aussi retrouve-t-on la même impossibilité de nommer – et de gérer – cette réalité pourtant évidente lorsqu'à la fin de cette période de mutisme littéraire sur ce thème le discours nationaliste d'Etat algérien se trouve confronté à une situation politique ingérable pour lui parce que l'émigration n'entre pas dans ses schémas de fonctionnement : la vague d'assassinats racistes d'immigrés en France au début des années soixante-dix, suite à la nationalisation du pétrole en Algérie. La réponse du gouvernement algérien⁸ fut alors l'interdiction de l'émigration, ce qui dans la réalité rendit la situation des émigrés encore plus précaire sans diminuer pour autant le flux migratoire. Une telle réponse démontre bien l'impuissance d'un discours nationaliste qui repose lui aussi sur cette « affirmation forte de son espace d'énonciation », à concevoir la réalité d'une émigration dont l'entre-deux spatial brise nécessairement la cohérence de l'espace emblématique sur lequel reposent ces discours. L'émigration/immigration est donc bien un indicible majeur, tant pour le discours idéologique d'Etat que pour le discours littéraire, lorsqu'ils sont associés dans cette dynamique affirmative binaire.

Quelle « affirmation forte de l'espace d'énonciation » ?

On en arrive ainsi à s'interroger sur la pertinence critique du concept d'« affirmation forte de l'espace d'énonciation » dans le processus d'émergence de cette littérature. En effet, si ce concept est indéniablement pertinent pour décrire un discours nationaliste se réclamant d'un espace emblématique jusqu'à en ignorer cette part essentielle de la réalité de sa propre société qu'est l'émigration, il se heurte si on veut l'appliquer au discours littéraire à la complexité plus grande de ce dernier.

⁸ Le communiqué officiel est reproduit dans *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, de Rachid Boudjedra (Paris, Denoël, 1975), p. 225-226.

Si l'on suit l'explication que donne Moura de ce concept, on conçoit aisément que la description est un élément essentiel de ce processus d'affirmation, car il faut bien décrire cet espace emblématique pour le faire exister. Et les premiers critiques de cette littérature rejoignaient d'avance ce concept, lorsqu'ils nous montraient que dans sa phase d'émergence des années cinquante, cette dernière fut avant tout descriptive, ce qui leur permit de considérer cette première période, et des écrivains comme Feraoun, Mammeri ou le premier Dib en Algérie, ou encore Ahmed Sefrioui au Maroc, comme constituant un « courant ethnographique ». Courant qu'une critique nationaliste qualifia parfois, plus tard, particulièrement autour de Christiane Achour à l'université d'Alger, d'« assimilé », puisqu'il s'adressait de toute évidence à un lectorat français, principalement constitué de militants anticolonialistes qui avaient besoin, pour contredire le discours colonial, de ces témoignages d'existence d'une civilisation préexistant à la conquête. Critique s'inscrivant dans la continuité de ce qui fut déjà reproché lors de sa sortie en 1952 à *La Colline oubliée*⁹ de Mouloud Mammeri, qualifié par Mohammed Cherif Sahli de « Colline du reniement » dans *Le Jeune Musulman*¹⁰, périodique nationaliste. Comme l'ont montré les théoriciens du Nouveau Roman, ou encore des critiques comme Henri Mitterand, la description suppose en effet un rapport de force entre un pôle sujet commun à l'écrivain et à ses lecteurs, et un pôle objet : celui d'une société décrite à travers les implicites du pôle sujet, et mise de ce fait en position de soumission aux normes discursives de ce dernier.

Si l'on y regarde de plus près cependant, on s'aperçoit qu'il y a somme toute relativement peu de descriptions dans ces premiers romans, même si leur veine reste celle de romans réalistes, et l'on peut se demander, ce que confirme la relecture des articles de Sahli et Lacheraf¹¹ dans *Le Jeune Musulman*, si le premier reproche de ces critiques nationalistes ne portait pas plutôt sur la problématique de la perte que développait le roman de Mammeri comme le faisaient aussi ceux de Feraoun, alors que la revendication nationaliste attendait plutôt une exaltation positive dans le sens de l'identité à recouvrer. Le schéma-type des romans de Feraoun ou Mammeri est souvent celui de jeunes héros ayant connu l'Europe, qui n'arrivent plus à s'intégrer à leur retour dans leur société d'origine, particulièrement lorsqu'il s'agit de relation amoureuse avec une femme du pays. Dans ce contexte le lieu n'est décrit que comme impossible à saisir, tant par ce héros déculturé, que par une écriture venue

⁹ Paris, Plon.

¹⁰ Alger, 2 janvier 1953.

¹¹ « *La Colline oubliée*, ou les consciences anachroniques », 13 février 1953.

d'ailleurs, ce qui fait qu'alors même qu'elle cherche à mettre en valeur cette civilisation oubliée, elle ne peut par son irruption qu'en précipiter le déclin dans lequel son irruption même s'inscrit. On pense dans ce contexte, aussi, à ce que disait Claude Lévi-Strauss de son travail d'anthropologue dans *Tristes Tropiques*¹², paru comme par hasard chez le même éditeur trois ans après *La Colline oubliée*.

L'attente documentaire ou exotique du lecteur est ainsi déçue, en partie même par ce qui fait la qualité littéraire de ces textes, on y reviendra. Et sa déception est comparable à celle du héros, ancien émigré. On peut d'ailleurs se demander pourquoi dans ces romans le héros à travers l'histoire et le regard duquel se fait la découverte du lieu est le plus souvent, soit un enfant, soit un émigré. C'est, me semble-t-il, parce que l'un et l'autre jouent ici un rôle d'intercesseur, d'introducteur entre deux espaces, à la découverte de l'un de ces espaces par le regard de l'autre. Et en même temps leur étrangeté d'être situés dans l'entre-deux leur permet de représenter aussi, consciemment ou non, le discours problématique auquel ils fournissent un support, un échafaudage provisoire : cet objet inclassable qu'est la littérature maghrébine de langue française en train de naître, avec un pied dans chacun des deux espaces qui se font face, sans être totalement de l'un ou de l'autre. C'est d'ailleurs aussi la fonction, me semble-t-il, de Marie, l'épouse française qu'Amer a emmenée en Kabylie dans *La Terre et le Sang*, laquelle, tout en n'intervenant jamais dans l'action romanesque où sa fonction de personnage devient ainsi quasi-nulle, est « devenue plus kabyle que les kabyles », et porte à la dernière page du roman l'enfant de son mari mort, orientant ainsi toute l'écriture du roman vers un futur de l'entre-deux qui est aussi celui de cette littérature naissante. Et enfin, l'étrangeté de ce filtre prétexte, si l'on accepte qu'il puisse d'une certaine manière représenter cette littérature naissante, est peut-être aussi celle de tout discours littéraire, celle de la littérarité elle-même, en général, renforcée ici par l'étrangeté ponctuelle, dans ce contexte, tant de la langue française, que du procédé de la description, que du genre romanesque dont on sait qu'il n'y a pas encore d'histoire.

Migration, écriture et perte du lieu

Cette double attente déçue des lecteurs nous amène donc à réfléchir sur la relation entre une écriture qui est de l'entre-deux comme l'est l'émigré/immigré, et la perte du lieu, la marginalisation.

¹² Paris, Plon, 1955.

Au début des années soixante-dix, alors que cette littérature comme ses pays de référence n'en sont plus à la dynamique d' « affirmation forte de leur espace d'énonciation », puisque les écrivains comme leurs pays sont reconnus, la France connaît cette vague d'attentats racistes sans précédent dont j'ai déjà parlé pour montrer l'impuissance d'un discours d'affirmation identitaire à gérer la réalité de l'émigration. Les écrivains maghrébins les plus importants du moment sont eux aussi sommés en quelque sorte de réagir à l'événement, et le public en attend au moins une description de l'intérieur de cette immigration dont il découvre soudain la réalité et veut connaître le quotidien. Seront ainsi publiés coup sur coup en 1975, 1976 et 1977 les trois romans, successivement, de Rachid Boudjedra, Tahar Ben Jelloun et Mohammed Dib cités plus haut, et pour ce qui est de Ben Jelloun, la publication du roman *La Réclusion solitaire* est accompagnée par la chronique qu'il tient dans le journal *Le Monde* sur des vies quotidiennes d'immigrés, par la représentation de *Chronique d'une solitude*, mis en scène par Michel Raffaëli, au festival d'Avignon en 1976, et enfin par la publication aux éditions du Seuil de *La plus haute des Solitudes*¹³, suite de témoignages sur la solitude affective des immigrés.

Mais là encore on va s'apercevoir que ces trois romans, pour ne parler que d'eux, sont loin d'être la description du quotidien de l'immigration que le public attend, sous la pression de l'actualité tragique. Loin de décrire le quotidien de l'immigration, ils s'appuient tous trois sur un extra-ordinaire. *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, de Rachid Boudjedra, est certes le plus proche de l'actualité sanglante. Mais outre que tous les immigrés ne sont pas en train d'être assassinés comme le personnage sans nom dont le roman conte les tribulations d'analphabète dans le métro parisien, cet itinéraire est surtout l'occasion pour Boudjedra de développer une intéressante expérience d'écriture-topographie assez proche de celles du Nouveau Roman des années cinquante, dans les variations sur le sacrifice de laquelle on peut lire une interprétation de l'acte d'écrire comme marginalité et comme trahison. L'année suivante, Tahar Ben Jelloun fait, quant à lui, carrément le choix de l'extra-ordinaire à travers une histoire certes vraie puisque l'intéressé la lui a narrée lors des consultations de psychologie qu'il assurait alors dans un hôpital parisien, mais tout de même peu commune. Celle d'un jeune émigré meublant sa solitude affective en « vivant » avec une image de jolie fille tirée d'un magazine, jusqu'au jour où il devient jaloux de cette dernière et poignarde l'image de papier avant d'aller se dénoncer à la police pour avoir assassiné sa fiancée. Il s'agit là encore d'une expérience d'écriture, à travers laquelle cependant l'extra-ordinaire de

¹³ Paris, Le Seuil, 1977.

l'anecdote est peut-être ce qui suggère le mieux le vécu profond d'une solitude affective bien générale et ordinaire. Mohammed Dib quant à lui développe dans *Habel* l'expérience des marges jusqu'à ses extrêmes limites, renversant au passage bien des idées toutes faites. Si le personnage de Habel est certes, comme le suggère la 4^{ème} de couverture, à rapprocher de l'Abel biblique sacrifié par son frère, et dont l'exil est le correspondant du meurtre biblique, c'est par ce sacrifice même dont il est victime, tant par son frère resté au pays que par l'énigmatique écrivain Eric Merrain alias La Dame de la Merci, qu'il va acquérir cette extrême lucidité qui le conduira à choisir délibérément la folie : celle à la fois de Tirésias le devin grec, ou encore celle de Kaïs/Majnoun, le fou de Leïla. Et cette expérience de la folie, d'amour cette fois et de sacrifice, est encore une fois, bien sûr, celle de l'écriture, de cette parole dont toute l'œuvre de Dib interroge sans fin les pouvoirs et la marginalité.

Si celui de Dib est de loin le plus riche, ces trois romans, même s'ils représentent aussi, chacun à sa manière, un vécu de l'immigration, se servent donc grandement de la marge sociale de cette dernière pour représenter la marginalité intrinsèque de l'expérience d'écriture, de la création. Il faudra attendre les années 80, et particulièrement 1983, avec *Le Thé au Harem d'Archî Ahmed*¹⁴, de Mehdi Charef, pour voir s'ébaucher une littérature de témoignage produite depuis l'intérieur même de cette immigration. Rares seront cependant dans ces témoignages les textes dont la qualité littéraire sera comparable à celle de ceux que je viens de nommer, et particulièrement de *Habel*. Au même titre que le sacrifice, la trahison est sans doute aussi une composante essentielle de la littérature.

Or, cette dimension sacrificielle oblitérait en fait déjà le rapport au lieu des premiers textes maghrébins : ceux pour lesquels il semblait que le concept d' « affirmation forte de l'espace d'énonciation » devait en principe le mieux s'appliquer, du fait de la situation d'émergence qui était la leur dans les années cinquante et soixante. On a déjà vu plus haut que le lieu n'est ici saisi qu'à travers le processus de sa perte. Si l'on va maintenant un peu plus loin, on pourra dire aussi que cette perte revêt souvent, dans la scénographie du texte, une dimension sacrificielle qui rejoint l'extra-ordinaire décrit plus haut, ou encore ce qu'on a dit de la fonction de l'enfant ou de l'émigré, pour ritualiser l'entrée en littérature en langue et genre autres. Les anthropologues, parmi lesquels je cite volontiers René Girard, ont montré que toute fondation repose sur un sacrifice, et de préférence sur le sacrifice de ce qu'on a de plus proche, de plus intime. Dans ces premiers romans fondateurs, le héros entre deux cultures est souvent le grand perdant de l'intrigue, soit qu'il meure, soit qu'il reparte sur un échec de

réinsertion. L'intrigue est ainsi construite en partie sur son sacrifice, indispensable pour médiatiser le surgissement de cette parole nouvelle.

Mais il est un autre sacrifice, plus profondément ancré dans l'intime de la représentation collective : c'est celui de la mère. Et le lien entre ce sacrifice de la mère et l'entrée en littérature est quasi-explicite à la fin du *Polygone étoilé* de Kateb Yacine, où l'auteur nous raconte comment son entrée dans la langue française grâce à laquelle il devait devenir le grand écrivain qu'il a été le coupa définitivement d'une complicité littéraire, à base de contes, de proverbes, de devinettes, de comptines, avec sa mère :

...j'enrage à présent de ma stupide fierté, le jour où, un journal français à la main, ma mère s'installa devant ma table de travail, lointaine comme jamais, pâle et silencieuse, comme si la petite main du cruel écolier lui faisait un devoir, puisqu'il était son fils, de s'imposer pour lui la camisole du silence, et même de le suivre au bout de son effort et de sa solitude – dans la gueule du loup.

[...]

Ainsi avais-je perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables – et pourtant aliénés¹⁵

Or, si ces quelques lignes sont les dernières du *Polygone étoilé*, qui apparaît également en 1966 comme une sorte de testament littéraire de Kateb Yacine dans sa première manière, le sacrifice des mères était déjà dès *La Colline oubliée* un des épisodes les plus beaux, littérairement parlant, de ce roman qui marque, en 1952, le début de la littérature maghrébine francophone en tant que telle. Il s'agit là du cri de détresse, véritable thrène se répondant d'une colline à l'autre de Kabylie, de toutes les mères à qui on vient d'arracher leurs fils pour les envoyer à la guerre de 1939-1945. Et c'est pour ritualiser de façon plus voyante encore la seconde et plus importante naissance de cette littérature en 1969, après la chute de production consécutive à la fin de la guerre d'Algérie, que le premier roman qui la marqua le plus, sous la plume de Rachid Boudjedra, s'appelle *La Répudiation*¹⁶. Le titre en dit déjà assez, mais le fait qu'en plus d'être la toile de fond de tout le roman, qui présente de plus son propre récit comme raconté à l'amante étrangère, la répudiation de la mère soit le titre même de ce roman fondateur fait bien du supplice de la mère la ritualisation même de cette nouvelle entrée en littérature. Enfin, cette ritualisation n'est pas propre à Rachid Boudjedra, puisque le plus connu des écrivains marocains, qui obtiendra plus tard le prix Goncourt, Tahar Ben Jelloun, instaure le sacrifice langagier de la mère en noyau même de son propre roman fondateur, dont

¹⁴ Paris, Le Mercure de France.

¹⁵ Kateb Yacine, *Le Polygone étoilé*, Paris, Le Seuil, 1966, pp. 181-182 et dernières.

¹⁶ Paris, Denoël, 1969.

le titre est le nom de la grande prostituée mythique de Fès, *Harrouda*¹⁷. Le roman devient ainsi doublement le lieu même du sacrifice de la mère, puisque dans son chapitre central celle-ci raconte des frustrations sexuelles avec ses vieux maris successifs, ce qui est bien l'irracontable par excellence, l'exhibition scandaleuse de l'intimité la plus secrète au voyeurisme occidental.

La marge, la perte, la migrance, le sacrifice, qui tous participent du non-lieu de l'émigré, deviennent ainsi autant de ritualisations de l'entrée en littérature, en littérature de l'entre-deux, en texte-migrance, non-lieu fondateur. La littérarité dans l'entre-deux langues est au prix de ce sacrifice, dont le bouc émissaire est parfois l'émigré (n'est-ce pas le titre du roman de Chraïbi en 1955 ?), et souvent, au-delà de lui, la mère, le personnage principal, ou le narrateur lui-même.

Une lecture migrante...

Cette attente de lecture en rapport avec la localisation, si souvent déçue pour le plus grand bonheur de la littérarité, est cependant à relativiser, à mettre en perspective historique. Car les attentes de lecture sont très souvent conditionnées par le contexte politique. On sait ainsi l'impact de la décolonisation dans l'émergence des littératures qui nous intéressent ici. Mais ce contexte politique s'inscrit lui-même dans un changement plus global d'époques, changement que cependant il conditionne grandement. On a pu dire ainsi que si les années soixante étaient celles de la modernité, nous sommes depuis le début des années quatre-vingt dans ce que Jean-François Lyotard appelait déjà plus tôt la postmodernité¹⁸. Et l'un des avatars de cette postmodernité est le postcolonial : notre représentation du monde, et de la fonction de ses espaces, n'est plus la même depuis la décolonisation qu'avant. Les notions mêmes de Centre et de Périphérie théorisées par Bourdieu, si utiles à la théorie postcoloniale, sont pourtant remises en question partiellement par ce changement de mentalité collective, de représentation du monde entraîné par la décolonisation. A moins que la décolonisation elle-même ne s'inscrive dans une ruine de cette dualité Centre-Périphérie, Colon-Colonisé, qui fut pourtant le fondement même des discours nationalistes, mais explique peut-être, comme on l'a vu avec la réponse algérienne à la vague d'attentats racistes du début des années soixante-dix, le décalage de plus en plus grand de ces discours avec la réalité de sociétés qui changent ?

¹⁷ Paris, Denoël, 1973.

¹⁸ *La Condition postmoderne*. Paris, Minuit, 1979.

Quoiqu'il en soit la réception des littératures produites en partie par cette décolonisation est nécessairement conditionnée par cette mutation des mentalités collectives. L'attente des lecteurs ne peut pas rester indifférente à cette ruine de la dualité idéologique, que les discours identitaires essentialistes qui subsistent ont en même temps tant de mal à évaluer : lorsqu'on s'est toujours défini par une opposition entre Moi et l'Autre, accompagnée ou non d'une relation de pouvoir, il est difficile de concevoir la dissémination de la relation entre individus, entre groupes et entre espaces emblématiques que décrit le concept de postmodernité. L'attente de lecture se modifie néanmoins, et si elle reste encore grandement informée par les discours idéologiques à base binaire, elle n'en consacre pas moins le fait que cette binarité discursive est de plus en plus éloignée d'un réel changeant. Elle s'aventure ainsi, avec le réel lui-même, dans des espaces conceptuels non encore couverts par les discours établis. En perte, donc, d'espace discursif de référence, cette attente peut ainsi être à son tour comparée à ce personnage en perte d'espaces de référence qu'est le migrant. On se permettra donc pour rendre compte de cette perte de repères par les lecteurs et leur attente, de parler de lecture migrante : lecture déracinée, tant spatialement que sémantiquement, et s'aventurant vers des lendemains de langage que seule la littérature peut lui fournir, lecture migrante retrouvant là la fonction première de la littérature selon moi, qui est de nous fournir les mots pour dire nos vécus nouveaux et non-encore couverts par des paroles.

Dans la littérature maghrébine au moins, et plus globalement dans la plupart des textes littéraires francophones issus de la décolonisation, la relation au lieu emblématique, à cet « espace d'énonciation » dont la dynamique de la décolonisation semblait réclamer « l'affirmation forte », n'est plus la même depuis la fin des années soixante-dix ou le début des années quatre-vingt. Et c'est compréhensible puisque la fonction emblématique de cet espace n'est plus contestée, et n'a donc plus à être revendiquée. La relation de pouvoir n'est plus – en principe du moins, car il ne s'agit pas de se cacher ici qu'elle a pris d'autres formes, plus subtiles – entre un Centre colonisateur et une Périphérie colonisée, mais elle est devenue multidirectionnelle, éclatée, disséminée. Il n'y a plus de véritable Centre. Le siège du Pouvoir est immatériel. Et s'il existe toujours des groupes affirmant leurs identités, ces groupes ne sont plus liés à des espaces emblématiques, mais se constituent plutôt en réseaux, dont la localisation multiple n'est plus vraiment productrice de sens. Les revendications identitaires, encore nombreuses, se réclament moins d'un espace à reconquérir, même si le conflit palestinien perdure : mais justement l'importance qu'a prise le Hamas au détriment de l'OLP montre que la revendication religieuse a pris le pas, malheureusement, sur la revendication

territoriale. On pourrait citer d'autres exemples : l'essentiel était de montrer que la relation au lieu emblématique n'est plus de mise, et avec elle une conception groupale de la politique en rapport avec un territoire.

On assiste donc à une relative ruine du politique, au sens traditionnel du terme, et avec celle-ci, à la ruine d'une perception idéologique de l'espace, comme de l'écriture. L'écrivain comme l'individu ne sont plus autant qu'avant rivés à un groupe ou à un espace identitaire localisés. On est au contraire devant une dissémination postmoderne, dont l'un des signes les plus apparents est par exemple la dissémination éditoriale : alors que jusqu'aux années soixante-dix la littérature maghrébine était portée, en France, par un groupe restreint d'éditeurs dits « de gauche », comme le Seuil ou Denoël principalement, il n'y a plus actuellement d'éditeur français qui n'ait des écrivains maghrébins à son catalogue, et même la citadelle Gallimard fait dans ce domaine un remarquable travail d'éditeur-découvreur, en même temps qu'elle édite aussi des écrivains qui s'étaient faits connaître aux éditions du Seuil. Et l'édition maghrébine se développe remarquablement aussi, même si cette dissémination participe à maintenir une frontière assez étanche encore entre les deux circuits éditoriaux

Cette dissémination postmoderne permet aussi depuis les années quatre-vingt le surgissement d'une littérature dite « de la deuxième génération de l'immigration », dont j'ai déjà cité le texte que j'en considère comme l'un des fondateurs : *Le Thé au Harem d'Arché Ahmed*, de Mehdi Charef. Or, l'intérêt majeur de ce roman qui n'est pas sans défauts est qu'il casse l'identification de l'immigration à une origine maghrébine, puisque le groupe dont les mésaventures nous y sont contées est pluriethnique, et que l'auteur de cette faute de ...géométrie qui donne son titre à résonance arabe au livre est certes le cancre de la classe, mais n'est ni d'origine arabe, ni même fils d'immigré. Certes, la banlieue est aussi une localisation identitaire, mais la dérive de ces personnages qui n'ont plus de repères rejoint ici la composition du roman en petites séquences interchangeable pour renforcer cette impression de dissémination qui domine dans le mécanisme même de surgissement de ces textes inclassables. Si cette écriture nouvelle témoigne que le non-lieu peut enfin se dire, elle s'inscrit à son tour dans un non-lieu en histoire littéraire, puisque malgré les efforts de critiques dont je fis partie¹⁹ pour dresser un portrait de cette « littérature de la deuxième génération de l'émigration/immigration », ces écrivains n'ont jamais été vraiment perçus

comme faisant partie d'un groupe cohérent. Certes, si Azouz Begag y joue pour notre plus grand plaisir sur les rencontres souvent cocasses et parfois tendres entre ses deux univers culturels de référence, ce que montre le titre de son premier roman *Le Gone du Chaâba*²⁰, dont le premier mot désigne l'enfant en patois lyonnais, et le second, en arabe parlé, le bidonville où il a vécu, ce jeu avec la double localisation n'est intéressant ici que par sa dimension ludique, précisément. Et c'est par ailleurs un grand pied de nez à une lecture localisante et paternaliste que font des auteurs comme Farida Belghoul avec *Georgette !*²¹, ou encore Tassadit Imache avec des titres qui égarent systématiquement le lecteur, qui y plaquera une attente localisante que le roman égarera ironiquement à chaque fois : *Le Rouge à lèvres*²² ou *Une Fille sans histoire*²³.

Pour ce qui est des écrivains maghrébins reconnus comme tels, cette migration d'une attente de lecture peu à peu détachée de la référence obligatoire à un lieu identitaire leur permettra d'être enfin reconnus comme écrivains, et non plus seulement comme témoins. Dans les années soixante et soixante-dix, lorsque Driss Chraïbi publie ses deux romans « canadiens », *Un Ami viendra vous voir*²⁴ et *Mort au Canada*²⁵, fort peu de lecteurs les liront, et la critique universitaire les ignorera longtemps. Quant à Mohammed Dib, non seulement son œuvre imposante fut longtemps réduite bien injustement à sa trilogie « Algérie »²⁶, mais de plus il quitta les éditions du Seuil après *Habel*, dont l'action se passe à Paris, en 1977, et la suite de romans « nordiques »²⁷ qu'il publia à partir de 1985 resta longtemps réservée à quelques rares admirateurs. Or les derniers romans de cette suite ont été publiés chez un très grand éditeur, et les thèses et mémoires qu'on me proposait de diriger sur l'œuvre de Mohammed Dib ces dernières années portaient quasiment tous sur cette suite « nordique ».

¹⁹ Il est intéressant cependant de constater que les deux critiques qui ont le plus tenté cette instauration de ces textes en une nouvelle littérature, au sens où on l'entendait dans les années cinquante pour les premiers écrivains maghrébins, Alec Hargreaves et Michel Laronde, l'ont fait depuis l'Angleterre ou les États-Unis, même si le second est français.

²⁰ Paris, Le Seuil, 1986.

²¹ Paris, Barrault, 1986.

²² Paris, Syros, 1988.

²³ Paris, Calmann-Lévy, 1989.

²⁴ Paris, Denoël, 1966.

²⁵ Paris, Denoël, 1975.

²⁶ *La grande Maison*, Paris, Le Seuil, 1952, *L'Incendie*, Paris, Le Seuil, 1954, et *Le Métier à tisser*, Paris, Le Seuil, 1957.

²⁷ *Les Terrasses d'Orsol*. Paris, Sindbad, 1985, *Le Sommeil d'Eve*. Paris, Sindbad, 1989, *Neiges de marbre*, Paris, Sindbad, 1990, *L'Infante maure*. Paris, Albin Michel, 1994.

La lecture des romans dits à tort « de la deuxième génération » n'est cependant pas la même que celle des grands écrivains que je viens de citer. Si ces derniers sont enfin reconnus comme écrivains et libérés de ce fait d'une localisation quelque peu réductrice, tel n'est pas le cas des premiers, ce qui explique en partie les jeux ironiques de Farida Belghoul et Tassadit Imache, pour ne citer qu'elles, avec cette lecture paternaliste. Mais après tout, la postmodernité est aussi, après les jeux « modernes » avec le signifiant des années cinquante, soixante et soixante-dix, celles d'une transparence retrouvée de l'écriture, et d'un retour en force du référent : a-t-on jamais parlé autant d'autobiographies ? Si donc la lecture des textes dont j'ai parlé ici s'est grandement modifiée ces dernières trente années, elle ne s'est pas pour autant fixée sur d'autres standards. Si elle s'autorise la dissémination et son vertige avec les plus grands écrivains, elle renvoie aussi les écrivains issus de l'immigration à un espace référentiel dont la caractéristique principale est pourtant sa non-définition. Même si elle se complexifie, la relation de la lecture, décidément migrante, à la localisation des textes n'est pas morte pour autant. Mais son jeu avec cette localisation participe également de cette migration.

* *
*

On a donc vu que parler de littérature *sur*, et surtout *de* l'émigration/immigration revient grandement à s'interroger sur la relation entre production littéraire et localisation. Mais qu'en même temps le non-lieu de l'émigration permet à cette littérature de représenter à travers lui sa propre marginalité par rapport aux discours établis, par rapport à ce que Barthes appellerait la doxa. Et de représenter par là même sa littérarité.

Cependant cet angle d'approche considérant les littératures maghrébines comme parole migrante, comme dire de l'entre-deux, permet aussi de voir que même les textes fondateurs en sont moins descriptifs que ce que le disait longtemps une critique quelque peu pressée. Si ces textes sont en partie cette « affirmation forte de leur espace d'énonciation » dont parle Moura, ils montrent le plus souvent un espace qui se perd, dans l'acte même de sa mise au jour par une parole sans lieu, qui du coup en perd elle aussi son objet et devient, à travers la récurrence du sacrifice, l'écriture du désastre inhérente à toute fondation.

Cette problématique reste cependant celles des années d'émergence de ces littératures, années qui furent aussi celles de la décolonisation, en même temps qu'elles sont en littérature celles de la modernité, d'une subversion par l'irrégularité du signifiant plus que par le signifié

explicite. La postmodernité dans laquelle nous sommes entrés depuis le début des années 80 correspond chronologiquement à la fin de la décolonisation dans les mentalités collectives, plus lentes à muter que les événements historiques. Dès lors la relation entre l'identité et l'espace change, puisque l'exhibition d'un lieu emblématique de cette identité n'est plus un passage obligé, ce qui permet également un dire de l'émigration/immigration jusqu'ici rendu impossible par l'absence de référence, pour cette dernière, à un espace emblématique. Et cette dissémination postmoderne, si elle empêche en partie ce qu'on a appelé la « littérature de la deuxième génération de l'émigration/immigration » de se constituer en groupe cohérent qui lui offrirait une plus grande visibilité, permet au contraire la reconnaissance plus grande de l'individualité créatrice de chaque écrivain, indépendamment de ses origines. Pour le plus grand bien de la littérature ?